

Michel Bourçon

Les rues pluvieuses  
n'iront pas au ciel

Illustration de couverture  
Jean-Claude Pirotte

Préface  
Patrick Devaux

Collection Pleine Lune

chaque jour  
la vie nous promène  
comme un chien

à peine écloses  
des fleurs inondent les trottoirs

déjà perdu au levé  
un homme ignore  
ce dans quoi il entre  
un sale goût sur la langue  
le cœur ancré encore  
dans la nuit monstre

un passant parle haut et seul  
il y a du bruit pour trois fois rien  
des visages aimés  
souriant dans nos têtes

quand les réverbères s'éteignent  
les yeux embués autant que des vitres  
cherchent une adresse inconnue  
dans la ville égarée.

sur l'oreiller la tête repose  
des bruits de moteurs et de pas  
la traversent

des images se bousculent  
tandis que les murs s'éloignent

les choses autour  
manquent de tout

le corps replie la ville sur lui  
et ce qui l'anime encore sous la couverture  
se retire comme une vague.

entre deux averses  
le soleil promène ses rayons  
ça et là sur la ville

les arbres nous font des signes  
désignent l'issue dans le jour

l'absence d'une femme  
pèse dans les mains

tellement perméables  
nous éteignons la flamme

et la nuit du corps se déverse  
dans celle du dehors.

le jour s'installe  
déborde de lumière

sur la promenade  
où la mort nous raccompagne  
des feuilles de platanes se retournent

le corps se fige  
et se rétracte  
en tombant sur un pigeon qui repose  
dans l'herbe autour de l'église  
offert au soleil  
au vent soulevant ses plumes  
et aux fourmis qui courent  
sur son corps inerte  
s'affairent là où étaient ses yeux.

sous les réverbères  
la pluie obstinée  
fait des étincelles

l'ombre est à l'affût  
et la nuit toujours parfaite

une lampe s'allume entre les arbres  
derrière ces murs  
où les heures en finissent  
sans faire d'histoire

le ciel tombe sur la ville  
fait miroiter les lumières des phares  
qui s'attardent sur le bord des trottoirs

les caniveaux débordent  
de nuages suicidés  
et dans son lit le dormeur rêve  
sans bourse délier.

sommes-nous  
comme les choses  
demeurant en chaque lieu  
ouvertes  
sur leur mystère  
quand déjà tout change  
entre chaque mot prononcé

nous qui ne voyons  
parfois que des corps  
dans les autres

nous qui avançons  
pour trouver des miroirs  
dans lesquels rien  
ne nous ressemble pourtant.

le jour circule  
pour démentir l'attente  
c'est un enfant braillard  
mais qui ne dénonce rien

dans l'étirement du ciel  
l'ombre qui remue  
ou la poussière  
se déposant sur un meuble  
on regarde sans voir ni connaître  
la silhouette de ce que l'on attend  
et qui ne viendra pas.

dans la maison une pendule  
indique l'heure pour personne

les plantes et les objets attendent

sur le chemin  
au retour de l'école  
les enfants ont tous les pouvoirs

les oiseaux ne s'effraient pas  
des bruits que fait la ville  
et s'interpellent même sous la pluie

un homme avance  
éclairé par une femme

un autre se branle  
et s'engouffre dans sa béance

la journée se renverse avec abandon

des talons claquent encore  
sur les trottoirs  
crèvent le cœur des solitaires

en regardant les fenêtres  
où glisse le noir  
on pressent le gouffre  
qui s'ouvre en nous  
au coin de la rue  
où nous attend la nuit  
que les glycines implorent.

la plupart du temps  
on se glisse dans le vague  
où miroitent  
des souvenirs des images

on regarde et on voit le jour  
usé jusqu'à la trame

le chemin s'ouvre au ciel  
pour se perdre dans un ailleurs  
sans pot d'échappement  
où d'autres parfums  
exaltent les anges qui nous veillent  
perchés sur les bancs des squares.

sur la berge du fleuve  
des insectes vibronnent  
autour de pierres  
serties par la vase  
près d'elles sur la terre  
derrière un paravent d'herbes  
le ventre blanc  
ouvert comme une bouche  
d'un gros poisson  
déverse un torrent de larves  
dans l'eau qui reflue  
clapote sous une concrétion de détritus  
et voit passer la promesse du jour  
dans le vol d'un cormoran.

tant de cris  
dans nos têtes  
étouffés dans le noir

la nuit dévore  
nos yeux grand ouverts

la nuit tombe encore  
sur le même monde  
la peur d'être là.

on se réveille avec le pépiement des oiseaux  
nos mains prennent leur envol avec eux  
les yeux s'ouvrent  
pour inventer le jour  
tandis que le bonheur détale  
et que son apparition  
produit dans les cœurs  
un bruissement passionné

la pluie fait des pointes  
dans les allées poussiéreuses  
la conscience abandonnée

dans l'embellie  
le sourire du jour  
dépasse de son masque

à genoux dans la rosée  
le soleil se lave les mains  
astique les boutons de cuivre  
de l'uniforme du soir  
qui reprendra les armes.

on ne va pas plus loin  
que ce bout de chemin  
nous ramenant à nous-mêmes

nos morts nous sourient  
chaque jour un peu plus

une onde de joie  
inonde le corps  
près d'une bouche d'égout  
avalant les heures pleines ou perdues

les talons des passantes  
claquent déjà plus loin

des voix cavalent dans la rue  
et au-dessus des toits les fumées  
soulignent les contours du vent.

parmi les heures  
qui tournent en rond  
sans laisser de trace  
on essaie de voir  
ce que les oiseaux semblent  
vouloir extraire du ciel  
l'ombre d'un feuillage  
sur les pages d'un livre  
et on finit par se détacher  
du ciel de l'ombre  
trop pesant pour aller plus loin  
malgré le regard glissant ailleurs  
tandis que le jour passant s'attarde  
sur les jambes des femmes  
trébuche et meurt  
au bout de la rue  
où les témoins restent là  
sans comprendre.

au bout de nous-mêmes  
le temps suspendu  
découvre un espace vierge  
que n'atteignent pas les mots

la fatigue y dévoile  
de vrais visages  
vivant au fond de nous

dans ce corps  
que nous habitons  
et que nous donne  
le regard des autres.